

Rawi Hage, Margaret Laurence, Anthony Varesi

Hélène Rioux

Numéro 131, automne 2008

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37210ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Rioux, H. (2008). Compte rendu de [Rawi Hage, Margaret Laurence, Anthony Varesi]. *Lettres québécoises*, (131), 34–35.

☆☆☆☆

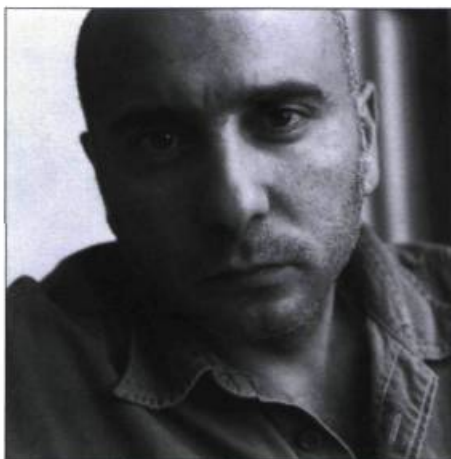
Rawi Hage, *Parfum de poussière*

(traduit de l'anglais par Sophie Voillot), Québec, Alto, 2007, 362 p., 24,95 \$.

Un regard sur la guerre

Dix mille bombes s'étaient abattues sur Beyrouth, cette ville surpeuplée, et j'étais étendu sur un divan bleu couvert d'un drap blanc censé le protéger de la poussière et des pieds sales. C'est le moment de partir, me suis-je dit. (p. 13)

Ainsi commence *Parfum de poussière*, premier roman de Rawi Hage. Le narrateur s'appelle Bassam. On lui imagine dix-sept ou dix-huit ans, il vit avec sa mère veuve, travaille au port de façon sporadique comme opérateur de treuil, entretient une relation amoureuse en dents de scie, plus violente que voluptueuse, sans beaucoup de tendresse, avec Rana, une voisine de son âge. Son rêve, son obsession : quitter Beyrouth.



RAWI HAGE

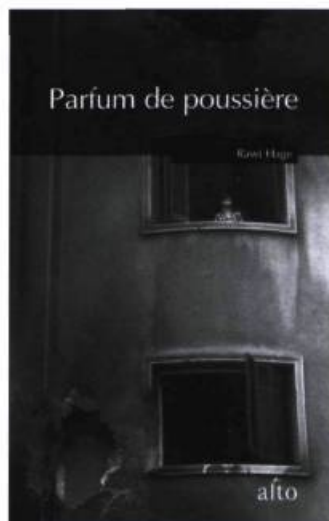
Le roman est divisé en trois parties : Rome, Beyrouth, Paris. Dans la première, la guerre est là, mais un peu comme en sourdine, elle forme une sorte d'arrière-plan malgré les déflagrations des bombes qui pleuvent sur la ville, les cris déchirants des femmes qui suivent les cercueils des victimes des dernières explosions, et la poussière, l'omniprésente poussière des immeubles en ruine qui s'insinue partout. Un arrière-plan parce que, malgré tout ce chaos, la vie continue de battre, on mange, on boit, on fume du hasch et des cigarettes, on drague et on baise à qui mieux mieux chaque fois qu'on le peut. Cette histoire est surtout celle de deux voyous ni très sympathiques ni très méchants : Bassam et Georges, son ami d'enfance, qu'on surnomme De Niro (en anglais, le titre du roman est *De Niro's Game*, nous apprendrons plus tard ce qu'il en est de ce jeu), vivent de larcins et de combines, hantent les nuits sur la moto de Georges, terrorisent sans vergogne ceux qui leur barrent la route.

La deuxième partie s'ouvre sur la mort de la mère du narrateur au cours d'un bombardement. Georges joint les rangs de la milice. La guerre qui se jouait jusque-là en sourdine fait maintenant un vacarme assourdissant. Elle prend désormais toute la place. Suivent des descriptions d'un réalisme quasi insoutenable — Bassam est torturé par Rambo, un milicien sadique, qui veut lui faire avouer un meurtre qu'il n'a pas commis, des Palestiniens sont massacrés par une bande de miliciens pour venger l'assassinat de leur chef Al-Rayess. Un fossé, un abîme se creuse entre les deux amis. La trahison n'est jamais loin.



HÉLÈNE RIOUX

Dans la troisième partie, la plus faible, à mon avis, Bassam, passager clandestin sur un navire, quitte Beyrouth et aboutit en France. Il n'a apporté que son revolver, un passeport et quelques billets de banque. À Paris, il fera la connaissance de Rhéa, la demi-sœur de Georges, et d'un certain Roland, sorte d'éminence grise dont le rôle reste, tout compte fait, nébuleux. Nous apprendrons aussi ce qu'il est advenu de Georges. C'est pourtant moins convaincant. Le souffle semble moins puissant.



Parfum de poussière se démarque surtout par le rythme haletant de l'écriture, les images récurrentes — « dix mille bombes », « dix mille cigarettes », « dix mille cercueils » — qui explosent comme des feux d'artifice, ou comme des bombes, justement, éclaboussant les pages de sang et de lumière.

La traduction de Sophie Voillot est, comme toujours, impeccable. Finaliste à quatre prix importants, dont celui du Gouverneur général du Canada et celui du Commonwealth, *Parfum de poussière* a été couronné par le Prix des libraires, le prix Paragraph Hugh MacLennan et le Mc Auslan du premier roman. Une reconnaissance amplement méritée.

L'auteur, né à Beyrouth, a connu neuf ans de guerre civile dans son pays. Arrivé au Canada en 1992, il vit à Montréal.

☆☆☆☆

Margaret Laurence, *L'ange de pierre*
(traduit de l'anglais par Sophie Bastide-Foltz),
Québec, Alto/Nota bene, 2008, 440 p., 18,95 \$.

Un regard sur les outrages du temps

Hagar Shipley a quatre-vingt-dix ans. Elle vit avec son fils Marvin, qu'elle apprécie plus ou moins, et Doris, sa bru, qu'elle n'aime pas du tout. La maison lui appartient cependant. Avec ses souvenirs, c'est à peu près tout ce qu'il lui reste, et elle y tient.

La cohabitation n'est pas facile, ni pour elle ni pour eux. Elle a des faiblesses — l'incontinence n'est pas le moindre des « outrages » que le temps lui inflige —, des absences, elle pense tout haut sans s'en rendre compte, elle fume et oublie d'éteindre ses cigarettes.

Bref, elle est devenue un fardeau pour Marvin et Doris qui, eux aussi, vieillissent et se disent de moins en moins capables de s'occuper d'elle. Ils tentent de la convaincre d'aller s'installer dans un foyer pour personnes âgées. Elle ne veut pas en entendre parler.

L'ange de pierre se déroule sur deux plans, oscille entre passé et présent. Il y a d'abord l'enfance de Hagar à Manawaka entre son père, un Écossais sévère, propriétaire du magasin général, sa tante Doll et ses deux frères, Matt et Daniel. L'ange est le monument érigé au cimetière en honneur d'une mère qu'elle n'a jamais connue. Morte en lui donnant la vie — combien de femmes ont connu le même triste sort à l'époque !

Hagar a du caractère. Son père dit qu'elle tient de lui, ce qui, finalement, est loin de faciliter leurs rapports.

À vingt-quatre ans, elle épouse Brampton Shipley, sorte de mouton noir de la place, « mauvais comme du pain noir », et leur union ne sera pas très heureuse. D'ailleurs, s'agit-il d'un mariage d'amour ou veut-elle seulement défier son père qui avait d'autres projets pour elle ? Ce n'est pas clair. Un peu des deux, sans doute. Car le désir est là, bien présent, et quelque chose qui peut parfois ressembler à de la tendresse entre Hagar et Bram. Quoi qu'il en soit, deux fils naîtront, et la vie, une vie dure, se poursuivra cahin-caha. Un événement poussera un jour Hagar à tout quitter. Elle trouvera une place de gouvernante chez un vieil homme riche où elle



MARGARET LAURENCE



Atwood dans son *Tueur aveugle*. Toutes deux fières, malcommodes, intransigeantes, pathétiques dans leur déchéance, incroyablement attachantes.

Paru originellement en 1964, *L'ange de pierre* est toujours d'une étonnante actualité ou « modernité », comme le souligne Marie Hélène Poitras dans la préface.

La traduction contient quelques petites invraisemblances ici et là : la « crème de cerises » (p. 241) dans une fabrique de boissons gazeuses, par exemple, on se demande ce que c'est — une traduction de *cherry coke* ou de *cream soda* à la cerise, peut-être ? Et ces « gâteaux secs salés » (p. 217) seraient-ils plus simplement des craquelins ? Quant aux mesures que le père de Hagar lui fait apprendre par cœur — « quatre quarts font une pinte, deux pintes font un litre, quatre litres font un gallon » (p. 22) —, on ne voit pas trop. Malgré cela, Sophie Bastide-Foltz nous offre de *L'ange de pierre* une traduction sensible et soignée.

☆☆ 1/2

Anthony Varesi, *Bob Dylan au fil des albums*
(traduit de l'anglais par François Tétreau),
Montréal, Triptyque, 2006, 262 p., 25 \$.

Un regard sur une icône

Bob Dylan a marqué la chanson d'un sceau indélébile depuis les années soixante, personne ne le niera.

Ce que nous propose Anthony Varesi dans cet essai n'est pas une biographie de Dylan, mais plutôt une « biographie » de ses albums, à partir du premier (*Bob Dylan*, 1962) jusqu'à *Love and Theft* (2001). L'auteur y analyse tant le style (rock, gospel, folk, blues) et les influences que les messages et la vision du monde livrés par Dylan au cours des ans. Intéressant pour les inconditionnels (dont je suis) du chanteur, le livre constitue une bonne introduction pour ceux (est-ce qu'il y en a ?) qui ne connaîtraient pas son œuvre.



**Nous le savons,
la poésie, comme
l'humour, est ce qui passe
le plus difficilement
d'une langue
à une autre.
Et c'est évidemment
— essentiellement —
par la poésie que
Dylan transmet
son message.**

Il aurait été toutefois souhaitable que le traducteur laisse les paroles des chansons en anglais, quitte à donner également leur version française. La plupart du temps, on ne les reconnaît pas. Et surtout, on perd la « musique », ce qui est bien dommage. Nous le savons, la poésie, comme l'humour, est ce qui passe le plus difficilement d'une langue à une autre. Et c'est évidemment — essentiellement — par la poésie que Dylan transmet son message.